

# De l'homosexualité militante à la génération sida

PAR PHILIPPE CUSIN

« J'ai avec le sujet que je traite une relation biographique », reconnaît, avec une louable franchise, Frédéric Martel, auteur du *Rose et le Noir, les homosexuels en France depuis 1968*. Précisément, parce que c'est là un univers qu'il connaît de l'intérieur, mais qu'il veut, dans ce livre, faire avant tout une étude sociologique et historique, Martel se garde de tout prosélytisme.

« Ce livre est une histoire des homosexuels en France, hommes et femmes, de 1968 à aujourd'hui. Non pas l'histoire, ni même « une » histoire d'une minorité ou d'une communauté – termes discutables –, mais l'histoire d'une double révolution : la libération homosexuelle, puis celle du sida », avertit-il dans un prologue qui mérite d'être lu avec la plus grande attention, avant de préciser que cet ouvrage réunit « plusieurs livres dans le livre ». Et d'énoncer les règles de sa méthode : « Choisir les « vérités de fait »... plutôt que privilégier l'amalgame, l'homophobie comme une loi générale, la conspiration antiaigle comme règle. Enfin, montrer une préférence... pour l'universalisme plutôt que pour le multiculturalisme... le « droit à l'indifférence » plutôt que le « droit à la différence ».

Le lecteur est donc prévenu grâce à ces précautions capitales. Martel entend décrire et expliquer la vie, les courants, les idées, l'idéologie, les comportements – voire les extravagances – de Français dont il estime, hommes et femmes, qu'ils sont entre cinq cent mille et deux millions d'individus. Adoptant un ton irénique, même s'il stigmatise l'aveuglement et les conceptions fausses chez certains, Martel a conçu une œuvre dépourvue de toute animosité, échappant, par là, à toute vision conspirationniste. Et ses critiques ne peuvent être classées dans la catégorie des réglemens de comptes.

Pourtant, l'auteur est actuellement attaqué, ses adversaires lui reprochant de s'en prendre à quelques figures tutélaires et éminentes décédées (comme Michel Foucault) ou vivantes. De s'en prendre à un certain système, commercial, notamment. De refuser d'admettre l'ostentation ou la virulence. Il est vrai que Frédéric Martel n'aime pas que se constitue un ghetto et une



Michel Foucault. (Photo A. Veldman/Kipa.)



Hervé Guibert. (Photo M. Franck/Magnum-Gallimard.)

contre-culture, préférant la fusion avec et dans le corps social tout entier, l'entrée dans la société civile. Bref, il n'est pas politiquement correct ! Et c'est par la politique que Martel commence cette longue étude. En mai 1968, ce pourquoi *Le Rose et le Noir* constitue une manière de suite, ou de complément, si l'on préfère, à *Génération*, de Hamon et Rotman, qui retraçait l'histoire des gauchistes, depuis les pavés jusqu'aux vestes en poil de chameau portées par les mêmes. Il y

manifestes et manifestations se succédèrent, toutes les causes étant bonnes ou utiles ; ainsi, le mouvement lesbien s'attaque à la mansuétude des juges envers les violeurs, combat la pornographie et plaide en faveur de la contraception et de l'avortement. Non sans déclarations parfois surprenantes, telles que « *Tout homme est un violeur en puissance* », exagération qui est devenue l'un des postulats du politiquement correct aux Etats-Unis.

Parallèlement, l'auteur explique,

« jorité sexuelle à quinze ans entre individus consentants du même sexe. Cela, selon lui, dissocie alors les exigences des homosexuels des revendications – si l'on peut les qualifier ainsi – des pédophiles. Même si, note-t-il, quelques célébrités s'égarent encore et toujours en faveur d'un prétendu « droit » à la pédophilie. Martel indique bien quelle est la perversité profonde de ces personnages.

Le temps de l'insouciance est donc venu. Sévère, Martel parle aussi d'une « esthétique à la

## Dans son histoire des homosexuels en France, Frédéric Martel entend décrire et expliquer la vie, les courants, les idées, l'idéologie, les comportements – voire les extravagances – de Français dont il estime, hommes et femmes, qu'ils sont entre cinq cent mille et deux millions d'individus.

en rappelant les faits, en citant, par exemple, les propos de Hocquenghem, qu'il y a eu une « *dérive* » verbale chez les homosexuels masculins et affirme qu'il y eut bien, à Paris, la constitution d'un premier ghetto, rue Sainte-Anne, près de l'Opéra, avant celle d'un second, entre les Halles et le Marais. Quand François Mitterrand est élu, le 10 mai 1981, certains homosexuels estiment que le candidat qui leur est le plus favorable accède au pouvoir (Martel consacrant aussi plusieurs passages au « *clientélisme* » électoral du PS en direction des homosexuels). Et c'est un fait que la gauche abaisse l'âge de la ma-

mode ». Lucide, il démontre qu'un véritable marché de l'homosexualité s'est créé, pas seulement les bars, qui ont toujours existé. « *Le sexe est commercialisé* », écrit-il. Et de signaler l'émergence d'un « *narcissisme homosexuel* ». La distance volontaire qu'il établit avec son champ d'investigation n'empêche donc pas les remarques abruptes. Il recourt fréquemment aux travaux du sociologue Michael Pollak (récemment disparu) pour dénoncer un mode de vie en « *circuit fermé* », une « *ségrégation librement consentie* ». Ce qui sous-entend que c'est cette stratégie de la citadelle assiégée, alors qu'il y a eu émancipation, qui va

conduire de nombreux responsables d'associations et directeurs de magazines spécialisés à ne pas prendre véritablement conscience, en dépit des avertissements du corps médical – le docteur Rozenbaum, ou le professeur Montagnier, lui peu cité, et c'est dommage – de la réalité du sida.

Pour Frédéric Martel, cette cécité et cette surdité proviennent d'un réflexe étrange : plusieurs ont cru que le sida était une invention, une machination visant à priver les homosexuels de l'émancipation acquise. Un nouvel anathème. Erreur tragique, erreur mortelle. Parce que, selon lui, ce déni, ce refus de promouvoir la prévention, d'informer, fut « *comme une aubaine pour le nouveau virus* ». Les militants, les leaders furent « *victimes du piège identitaire* ». D'où, pour Martel, l'hostilité à toute forme de ghetto, de quartier réservé, à tout sentiment de communauté coupée du reste de la société. C'est la leçon de l'histoire, ce

« *corporatisme aveugle* » exprimait la crainte – ou la certitude – d'un supposé « *racisme antigay* » qui n'existait pas chez les médecins. Plusieurs témoins interrogés (il y en a près de trois cents en tout, sans compter l'immense travail de dépouillement des archives) conviennent qu'ils ont commis une erreur fatale.

Elle s'est traduite par d'innombrables décès. Arriva ensuite l'heure de la constitution d'organisations telles qu'Aïdes, fondée par Daniel Defert, ancien compagnon de Foucault, d'Arcat-sida, et, plus récemment, d'Act-Up dont Martel juge l'activisme et la provocation verbale (voire la violence physique) inopportuns et stériles. Il n'approuve pas davantage l'affirmation offensive, à ses yeux, d'une identité par des démonstrations telles que le défilé du 24 juin 1995 à Paris, la Gay Pride, importé des Etats-Unis.

Il existe désormais un « *nouveau paysage sexuel* » pour Martel. A cause du sida, les homosexuels de cette fin de siècle ne ressemblent plus à ceux de mai 1968. Ainsi est-on passé du rose, l'emblème, au noir, la couleur du deuil, et au ruban rouge ainsi qu'au drapeau arc-en-ciel, destinés, semble-t-il, à représenter un nombre important de citoyens qui, pour l'auteur, doivent se percevoir en tant que tels, appartenant à la société et non pas regroupés en lobby, en minorité active menant sans relâche un vain procès d'intention au reste du corps social.

LE ROSE ET LE NOIR, LES HOMOSEXUELS EN FRANCE DEPUIS 1968 DE FRÉDÉRIC MARTEL

Le Seuil, collection L'Epreuve des faits, 140 F.